

# UN TREMBLEMENT DE TERRE ISSU DES PROFONDEURS

Mai 68 analysé à chaud par l'un des ses acteurs

**Pour situer le texte :** *J'avais été l'un des (assez rares) jeunes enseignants qui s'étaient reconnus dans le mouvement étudiant de mai 68, et y avais été très actif. Cet article écrit pendant l'été 1968, donc juste après, m'avait été demandé par la revue Économie et Humanisme, et a été publié dans son N°183, (sept-oct 1968). La revue avait substitué, sans me demander mon avis, le titre "Les dépossédés du langage" au titre initial, ici rétabli. À la relecture, cinquante ans plus tard, je lui ai trouvé bien moins de rides que je n'imaginai, et, à quelques exceptions près signalées dans les encarts, je me reconnais encore dans les analyses ainsi faites à chaud.*

**Mots-clés:** mai 68, contestation, révolution culturelle, fraternisation, dépossédés du langage, adolescence, violence, groupuscules gauchistes, désincarnés, inversion des générations, position paternelle, société de consommation, déculturation, luttes ouvrières,

**N.B. :** dans l'ensemble des textes mis en ligne

1. Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur

2. Les notes de bas de page font partie du texte original, les commentaires en marge ou les encarts (renvois en lettres minuscules) sont contemporains de la mise en ligne et visent à contextualiser rétrospectivement le texte.

3. Dans les commentaires en marge ou les encarts, les n° de référence en chiffres cerclés renvoient à la bibliographie de l'auteur, en fin de texte

La tête nous tourne encore de ce séisme à l'épicentre duquel nous avons été placés. De ce tremblement de terre, les ruines sont aujourd'hui déblayées : le temps du pittoresque et celui de l'horreur tangible, déjà nettoyés et vernis, étiquetés et expertisés, sont entreposés dans les magasins des antiquaires, où les étrangers les visitent tandis que les rats venus de tous les bords s'enhardissent chaque jour un peu plus à les ronger. Quelques secousses encore, de mineure amplitude, parce qu'il faut bien que les journaux vivent et qu'il n'est pas de comète sans traînée.

Nous seuls qui, non par notre vouloir, ni non plus par un simple jeu de circonstances, mais par la conjonction instantanée de l'événement et d'une nécessité interne, fûmes dedans parce que nous nous y reconnaissons, savons que quelque chose est véritablement né ; quelque chose dont la gestation, auparavant insoupçonnée de tous, se reconnaît rétrospectivement à de menus signes et qui n'est encore, comme en tout nourrisson, qu'ébauche informe, balbutiant de l'inarticulé, à la fois

prodigieusement fragile et prodigieusement résistante, dérisoire pour qui vit au présent et fascinante pour qui vit au futur.

### les trois secousses

Il est banal, lorsqu'on analyse ce qui s'est passé en mai, de distinguer trois secousses enchaînées, correspondant à trois lignes de faille relativement discontinues : le mouvement de contestation révolutionnaire, issu des universités, mais dont l'on néglige trop assurément le pouvoir d'ébranlement, fort loin parfois des milieux étudiants ; le mouvement de revendication, parti des usines et qui en quelques jours recouvrit tout sur son passage ; la brève passe d'armes enfin, qui fut close le 30 mai et s'ouvrit lorsque les milieux dits traditionnellement « politiques » crurent à la très prochaine vacance du pouvoir.

De ces trois mouvements, celui de la contestation révolutionnaire demeurera ce qui a fait de « mai 68 » une date historique. Si prodigieux qu'aient été les deux autres dans l'atmosphère anesthésique où nous somnolions, ce serait naïveté que de réduire au rang de simple « détonateur » l'aspect initial que, simplement, nous avons le plus mal compris. Toute la France s'est trouvée en effet trop heureuse de pouvoir, devant une aussi déroutante éruption, se raccrocher à des cadres de pensée plus rassurants parce que plus familiers, et se résumer la « crise » en termes de revendications salariales, de stratégie pour la prise du pouvoir, avec un regard inquiet et protecteur vers une crise d'adolescence collective que les médecins trouveront bien le moyen de soigner.

Rassurant aussi le thème des bons étudiants vilainement manipulés par les groupuscules « extrémistes » (vus côté cour) ou « gauchistes » (vu côté jardin)<sup>a</sup> : rassurant, et tout aussi risible que le thème lyrique d'une conscience révolutionnaire surgissant du néant par l'opération de quelque rouge Saint-Esprit. Car les « anarchistes », les « gauchistes », les « aventuristes », n'ont d'existence que de par une situation historique qui les convoque à l'existence, qui transforme des garçons et des filles réels en toutes ces horribles choses en « -iste ». Lorsqu'en 1831 les canuts en colère descendirent de la Croix-Rousse, beaucoup n'y virent qu'un épisode de la lutte entre la France monarchique et la France libérale, et plus encore n'y virent que débordement d'une « pègre » qui n'était affaire que de police et non de politique. Mais peu comprirent que c'étaient là les trois coups des luttes ouvrières qui empêchèrent et empêchent encore<sup>b</sup> de dormir les sociétés issues de la première révolution industrielle. Ce que nous avons vécu, aussi, est le premier signe d'un grand craquement qui hantera les nuits des sociétés industrielles surdéveloppées.

<sup>a</sup> "Extrémistes, c'était à droite ; gauchistes, c'était au Parti Communiste, qui rééditait en hâte *Le gauchisme, maladie infantile du communisme*, auquel Cohn-Bendit (dont les vieux

<sup>b</sup> Remplacées aujourd'hui en cela par l'Islam radical

## la fraternisation des sans-langage

Au foyer même, un signe d'une incroyable richesse projette un éclairage pénétrant sur les soubassements de la crise : la conjonction proprement inouïe, et cependant répétée isolément et simultanément dans toutes les grandes villes de faculté, du mouvement étudiant et d'une population qui n'a – fait révélateur – d'autre nom spécifique que ceux, fluctuants dans l'espace et le temps, qu'elle se donne elle-même : katangais de la Sorbonne, trimards de Lyon, zonards de Nantes. Vus de loin, ils étaient la pègre de M. Fouchet, le *lumpen-prolétariat* de la bonne compagnie marxiste, des jeunes voyous, des blousons noirs, des jeunes délinquants, bref tous ceux là que les curieux baptisent une « faune », avouant bien par là du reste qu'ils ne s'étaient dérangés que dans l'espoir de visiter un zoo.

Si des points de repère existent, en effet, pour chacune des deux populations prises séparément (« problème étudiant » et « problème de la jeunesse délinquante »), leur très apparente fraternisation coupa le souffle aux adultes, jusqu'à ceux qui se pensaient les plus audacieux, comme aux intéressés eux-mêmes. Elle faisait franchir le fleuve qui sépare les terres habitées des régions insoupçonnées où l'inhumain devient possible.

Sur ce point encore cependant il est possible de se rassérer à bon compte : puisqu'il ne *pouvait* rien y avoir de commun entre les uns et les autres, c'est *donc*, ou bien que les seconds s'imposaient aux premiers par pure violence, ou bien que les premiers, dans l'enthousiasme d'une « kermesse », profitaient pour s'encanailler de cette saturnale, et abolissaient magiquement les distances sociales à la faveur d'une communion purement émotionnelle.

Il y eut bien, en effet, de l'un et de l'autre. Mais il faut avoir vu quelle écrasante ambivalence, quelle somme de solidarité inconditionnelle, de crainte, de sympathie chaleureuse, de haine et de mépris entrecroisés, faisait la trame de cette fraternisation : il faut l'avoir vu pour se dire que la convergence sur un même objet de telles charges émotives contradictoires, avec réciprocité, ne pouvait se rencontrer que sur la toile de fond d'une connivence intime. En deçà de toute rationalité et de tout statut social, elle révélait une perception immédiate et le plus souvent inexprimée de ce qui faisait de chacun le *double* de l'autre.

Ce qui était, à la racine, commun aux uns et aux autres, c'était d'être des dépossédés du langage ; car la possession d'un langage ne s'éprouve pas à la richesse du vocabulaire ni à la maîtrise de l'accord des participes ; elle réside dans la coïncidence entre deux systèmes cohérents : celui, subjectif, de l'identité personnelle, et celui, socialisé, d'une *culture* offerte – si l'on veut bien entendre par culture l'ensemble du champ structurel de symboles par lequel une société globale quelconque se donne une image d'elle-même, et non l'ensemble des mots de passe ésotériques dont la possession atteste l'appartenance à une « classe cultivée ».

Les « jeunes délinquants », la « pègre », se montrent, à qui les regarde tels qu'ils sont, comme des personnes à qui toutes les façons cohérentes d'être homme que leur propose le langage commun (celui de l'assistante sociale, du juge, du journaliste, de l'épicier) sont étrangères. Dans l'incapacité où ils sont

ainsi de parler, c'est-à-dire de situer les événements et les personnes dans un système de points de repère qui leur réserverait la possibilité d'être heureux, il ne leur reste plus que l'expression incohérente, au niveau du corps (et toujours pour eux, en fin de compte, insatisfaisante) des désirs immédiats.

Or ce que nous venons d'apprendre, c'est que les étudiants, derrière leur apparence de nourrissons privilégiés de la culture, n'étaient rien d'autre, dans les prés d'embouche de l'université, qu'un bétail gavé de mots privés de sens, et qu'ils se sentaient au fond d'eux-mêmes, eux aussi, des dépossédés du langage<sup>c</sup>. Et c'est pourquoi, eux aussi, ils se sont reconnus dans la violence brute où finit toujours par éclater ce qui ne peut être dit.

### les désincarnés rendus à leur corps

L'entrée dans le mouvement, vague par vague, et en masse, d'étudiants dont la culture politique était nulle, et qui se retrouvaient très vite parmi les plus « durs », nous en apprend long à ce sujet. La nuit des barricades au Quartier Latin engendra, en effet, une extraordinaire levée collective des interdits. Auparavant, il s'agissait d'une crise de type classique, dans laquelle l'on était « pour » ou « contre », mais au niveau du « moi », de cet équilibre plus ou moins fragile que chacun établit entre ses désirs profonds, la réalité et la répression sociale intériorisée. Mais aux barricades, voici que les êtres humains les plus désincarnés, donc les plus réprimés qui soient – des étudiants, des intellectuels, des hommes de culture, bref tous ceux qui par excellence semblent à même de contrôler leur violence et leurs instincts – empoignaient à pleines mains des pavés bien réels ; voilà qu'ils les projetaient contre ces C.R.S. casqués, masqués, grenadeurs et matraqueurs, incarnation caricaturale de la force brute, dont les photos nous rappelaient à tous on ne sait quels monstres destructeurs venus de planètes ennemies. Pour les étudiants, cette permission symbolique d'être violents avec leurs corps fut l'équivalent d'une autorisation donnée à leur inconscient de s'exprimer. Et ce fut le vaste « passage à l'acte », irruption dans la réalité à échelle sociologique des désirs enfouis et longtemps inexprimés : ces étudiants qui semblaient extérieurement passifs, atones, apparurent soudain comme cette « fourmilière éventrée » dont parlait Pierre Emmanuel : à la place d'une butte de terre inerte et inaperçue, un grouillement irréprensible. « Mais enfin, qu'ils nous disent ce qu'ils veulent » gémit alors le chœur, non seulement des hommes d'ordre, mais des hommes restés dans l'ordre. Hélas ! un désir inconscient n'est pas un vœu. Ce qu'ils voulaient, en vérité, ils l'ignoraient pour la plupart. Mais tous ceux qui, notamment parmi les intellectuels, le leur imputèrent à charge, ne se rendaient pas compte que cette incapacité à traduire (au sens propre) les requêtes impérieuses qui refluaient soudain du fond d'eux-

<sup>c</sup> Ce que le texte ne dit pas, et qui m'avait cependant tout de suite frappé, c'est que la génération qui fit 68 est celle des *baby-boomers*, dont la spécificité ne fut pas *seulement* son poids démographique global ; c'est aussi celle qui avait fait exploser la citadelle des "héritiers" qu'était l'enseignement secondaire, par l'arrivée massive des enfants de couches sociales qui en étaient jusqu'ici exclues, et faisait depuis peu, avec la même effet, son entrée dans l'enseignement supérieur. Toute une génération qui n'avait pas reçu les codes de la "distinction" par transmission familiale, et réalisait d'un coup sans le formuler qu'elle était devenue majoritaire dans la citadelle ou elle se ressentait au fond illégitime. Cela dit, les enfants de bonne et ancienne bourgeoisie ne furent pas les derniers à plonger avec ivresse dans le mouvement, preuve que les effets de classes sociale et de classe d'âge se combinaient et se potentialisaient.

mêmes, fournissait à elle seule l'énoncé du problème dont ils ne pouvaient tracer que des approximations, ou, mieux, des transcriptions involontairement chiffrées.

### la quête du père

Le personnage symbolique qui donne à l'enfant le langage, c'est le père. Chez les étudiants, comme dans ce sous-prolétariat dont sont issus les trimards, l'on est frappé de cette absence de père symbolique, du moins en tant qu'objet d'identification<sup>d</sup>. L'un de mes collègues professe que notre génération, comme celle des étudiants actuels, a été renvoyée par ses pères à des grands-pères providentiels (le maréchal d'abord, le général ensuite). Or ce que l'enfant demande d'abord à son père, c'est d'être entier, de se suffire à lui-même. Et un autre collègue observe, ce qui s'y enchaîne directement, que depuis dix ans au moins, les adultes guettent les jeunes en leur demandant de leur apporter la vérité qu'eux-mêmes ne savent où demander : des enquêtes sur la nouvelle vague à la mode des teen-agers, nous avons vu se développer un cercle monstrueux où jeunes et anciens s'interpellent mutuellement, chacun demandant à l'autre de lui donner ce dont il se sent amputé et sans quoi il ne peut se sentir complet<sup>e</sup>.

<sup>d</sup> Cette thématique du père n'était pas encore une tarte à la crème : elle commençait tout juste à déborder du cercle étroit et fiévreux des zéloteurs de Jacques Lacan, qui lui-même, déjà maître reconnu, n'était cependant pas encore l'icone quasi-divinisée qu'il n'allait pas tarder à devenir.

<sup>e</sup> Sur cette circularité, cf (I)

On comprend mieux pourquoi, dans cette circonstance, les groupes politiques engagés ont été si fascinants pour les étudiants que rien ne préparait à les suivre, et qu'ils ont d'ailleurs souvent recouverts de leur mépris : dans ce tourbillon où chacun, non pas perdait son identité, mais prenait conscience de son absence d'identité, les groupes politiques apparaissaient comme ceux qui, seuls, savaient où ils allaient et qui ils étaient. Il en fut de même pour quelques enseignants qui se sentirent sans restriction concernés par le mouvement. Mais le processus eut ceci de subtil que, dans cette récusation massive de toutes les positions cohérentes traditionnelles, il n'était possible de s'identifier qu'à des « contestateurs » c'est-à-dire à des objets de référence qui paraissent assumer leur propre déficit d'identité sans en paraître détruits<sup>f</sup>. La masse cherchait en somme qui pouvait dire, comme Socrate : « Ce que je sais est que je ne sais rien » sans en devenir, pour autant, fou.

<sup>f</sup> On peut comparer ce processus à celui qui s'est développé dans ces autres terrains privilégiés de rupture de la chaîne identificatoire intergénérationnelle que sont les concentrations urbaines de migrants, avec le rôle objectivement structurant – même si ce constat ne fait généralement pas plaisir, – des bandes délinquantes, puis du prosélytisme religieux.

Sur tout cela planait, dès le début, l'angoisse de voir leur mouvement « récupéré ». Ils soulignaient par là le sentiment violent d'être porteurs d'une vérité non encore enfantée, mais d'être sans

grandes armes devant la dialectique insidieuse du « système » (ce fut encore l'un de leurs termes-clés), personnifié pour beaucoup par les professeurs, non sans raison du reste. Eux aussi, donc, étaient dépossédés du langage, quoiqu'ils aient plus que les autres la possibilité relativement sécurisante de désigner l'ennemi à l'extérieur, les « *pingouins* »<sup>1</sup> étant plus obscurément malheureux de savoir l'ennemi à l'intérieur d'eux-mêmes.

Révélatrice de cette dépossession que les groupes politiques partageaient avec tous, même s'ils en donnaient moins l'impression, est leur conviction défendue contre vents et marées que d'eux seuls ne pouvait sortir aucune vérité, et que les travailleurs leur donneraient cette vérité. Si l'on peut sourire de l'ouvriérisme naïf où tombaient les moins subtils, on aurait tort de négliger cette conscience aiguë de n'être rien qui vaille et de ne pouvoir exister que par d'autres.

### **une adolescence cancéreuse**

Leurs thèmes réels, cependant, ne coïncidaient que de façon très diffuse avec les préoccupations des ouvriers réels, bien qu'ils s'appliquassent (ou du moins certains d'entre eux) à courir derrière cette impossible coïncidence. Dans l'hiatus qui les séparait, on peut malgré tout lire quelque chose de ce désir qui leur était propre, et leur demeurait pour l'essentiel voilé à eux-mêmes. Ainsi, l'une des certitudes dont ils se sont nourris était que l'université est une université *de classe* ; mais, au contraire du monde ouvrier, qui admet en général que « la culture » est un bien de valeur intrinsèque dont il est privé, et qui par conséquent conteste dans l'université la répartition statistique des étudiants selon l'origine sociale, eux dévoilaient le mécanisme, bien plus radical, par lequel une classe dominante présente *sa* culture comme *la* culture tout en en raffinant les méandres et en refusant de les codifier afin d'en rendre plus difficile l'initiation. Mais, en bonne analyse marxiste, l'on peut se demander comment eux, qui sont en majorité originaires de la grande et la petite bourgeoisie, ont pu accéder à cette vérité si durement ressentie hors de l'université.

Les étudiants ne *produisent* rien, n'ont pouvoir sur rien, consomment très peu de biens matériels. Cette situation *marginale* prolonge les conditions de l'adolescence jusqu'à un âge très avancé. Aussi bien en termes marxistes de travail qu'en termes freudiens de génitalité, l'adulte est celui qui se réalise en produisant quelque chose : et l'adolescent est celui qui se sent possesseur du pouvoir de créer, dont l'usage lui est cependant refusé (à la fois objectivement de par son statut social, et subjectivement par l'interdiction inconsciente qui lui est faite d'égaliser son père ou sa mère, selon son sexe. Le facteur objectif bloquant la résolution du conflit inconscient). Or l'adolescent se manifeste fondamentalement par une *quête de l'identité*.

Si l'on s'en tient à ce premier niveau d'analyse, on se retrouve, et avec même une argumentation un peu plus sérieuse, parmi la frange d'adultes qui ont opéré sur l'explosion de mai une réduction psychologisante (malaise de la condition étudiante, etc.). Parler d'adolescence comme je fais ici est à ce titre un jeu dangereux, puisqu'a *priori* un lecteur appartenant au système idéologique de notre société

---

<sup>1</sup> Nom donné, dans la terminologie spontanée du mouvement à Lyon, aux étudiants non politisés.

ne peut y voir qu'une *invalidation* : si ce n'est qu'une crise juvénile, ce n'est rien de sérieux. Mais là est l'erreur : c'est *parce que* c'est une crise d'adolescence que c'est précisément une crise de civilisation : d'abord parce qu'une société où s'accroît le poids quantitatif des adolescents par allongement continu du temps d'adolescence, est, par là-même, une société cancéreuse ; ensuite parce que ce à quoi cette jeunesse marginalisée est sensible, de par sa marginalité même, est un virus qui infiltre sans qu'elle le sache toute notre société. Les taches de la lèpre sont apparues à la périphérie du corps : mais les nerfs sont déjà rongés. C'est l'infantilité même du mouvement qu'il convient de prendre au sérieux.

### la déculturation des sociétés à économie de consommation

Si cette culture, en effet, qui fut violemment mise en cause, ne remplit pas sa fonction de *Weltanschauung* cohérente, ce n'est pas *seulement* parce qu'elle se trouve pervertie par l'usage adolescent, lié à des conditions temporaires de vie, que sont contraints d'en faire les étudiants : c'est aussi, et surtout, parce qu'elle en est devenue incapable, sauf pour une aristocratie sociale (grande bourgeoisie) et sa frange intellectuelle dont la caste des professeurs d'université demeure le plus solide bataillon.

<sup>g</sup> Si la dénonciation de la "société de consommation" fut l'un des thèmes majeurs de mai 68, elle reposait sur une ambiguïté majeure : elle n'y voyait que la tare d'une consommation effrénée, alors que ce qui fait une société de consommation, c'est que la culture s'y organise autour de cet élément essentiel de toute économie capitaliste qu'est l'élargissement indéfini du marché, et non plus sur cet autre élément essentiel qui prévalait antérieurement, qu'est l'abaissement des coûts de production (avec comme corollaire que c'est en tant que consommateur, en acte ou en puissance, qu'e l'individu y est défini, et non en tant que travailleur, en acte ou en puissance.

Ainsi, la culture bourgeoise est devenue en fait une non-culture ou, si l'on préfère, une culture totalement aliénée, et ceci à proportion que l'on passe d'une société industrielle classique à une société où tout s'ordonne à une économie de consommation<sup>g</sup>. L'analyse détaillée serait longue à faire ; au moins peut-on en retenir ceci : le langage et tous les autres systèmes symboliques, comme l'art, tels qu'ils s'élaborent, dans les *mass-media* ou en tout autre lieu, sont vidés de leur valeur d'expression adéquate de la réalité par une inflation démesurée, inflation que l'on doit à la valeur marchande qu'ils ont acquise dans une société d'abondance. Tout est bon à dire

puisque tout finira bien par trouver client, et que l'on sait comment fabriquer un client pour n'importe quel objet produit (les objets culturels comme les autres, à condition bien entendu qu'ils ne soient pas en contradiction avec l'idéologie qui protège de toute contestation dangereuse l'ensemble du système). Cette pléthore culturelle équivaut à un néant culturel. C'est ce néant culturel que les *mass-media* diffusent sur le mode du pilonnage – et il n'y a à ce sujet que des nuances entre l'O. R. T. F.<sup>h</sup>, les postes périphériques, les quotidiens parisiens ou régionaux, les hebdomadaires à grand tirage... y compris ceux qui s'adressent aux intellectuels de gauche. Le cinéma est également un lieu

<sup>h</sup> Rappelons que l'ensemble de ce qu'on nomme aujourd'hui l'audiovisuel public, réduit alors à trois chaînes de radio et une seule de télévision, dépendait alors d'une administration d'État centralisée, l'Office de Radiodiffusion-Télévision Française

privilegié de cet usage, au sens strict du mot, *hystérique*, qui est fait du langage : et, là encore, le cinéma commercial ne diffère pas fondamentalement du cinéma d'art et d'essai. Le paradoxe par lequel nous commençons s'éclaire donc : il y a une certaine homologie entre les sous-prolétariats à qui toute culture en rapport avec leur condition réelle et leurs racines historiques se trouve refusée (les peuples anciennement colonisés, les minorités ethniques, les sous-prolétariats autochtones réputés « asociaux ») et les surconsommateurs de produits culturels que sont, de plus en plus... tous les autres, à commencer par ce prolétariat intellectuel que sont les étudiants, en continuant par la masse hétérogène, mais de plus en plus différenciée culturellement, qu'on appelle « classes moyennes »... et en finissant enfin par une classe ouvrière qui paraît bien résister de moins en moins à la vague, isolant de plus en plus les éléments demeurés bien structurés dans la cohérence de leur conscience de classe.

<sup>i</sup> La convergence de cette partie avec *La société du spectacle*, de Guy DEBORD est évidente, même si le référentiel théorique est sensiblement différent. Il se trouve qu'à l'époque je ne l'avais pas lu, et en ignorais jusqu'à l'existence.

Dans un autre ordre d'idées, le recours à l'antagonisme exclusif "névrose-psychose" me semble aujourd'hui simpliste et inexact. C'est beaucoup plus tard que m'est apparue, dans l'évolution de la culture contemporaine, la prévalence de ce que j'ai appelé les positions "paranomique" et "identitaire", en large partie inspirées respectivement de la clinique de la perversion et des états-limites, mais pensées hors de toute assignation pathologisante. Cf ② et ③

Ainsi ce qui a éclaté en crise est l'extrême pointe d'un malaise diffus qui, en dehors des couches touchées par le mouvement de mai, et parmi même celles qui lui furent hostiles, révèle plus discrètement la même aliénation multiforme. Dans le paradis artificiel truqué des futures sociétés d'abondance, les vrais désirs de l'homme, reniés et sans défense devant les infiltrations d'une oppression douceuse au-dedans de lui-même, n'ont pour expression possible que la névrose, dans le cas le plus général, voire, pour certaines catégories sociales, des formes franchement psychotiques, à forme d'explosion violente ou de repli d'allure autistique : il est d'ailleurs significatif qu'aux Etats-Unis, dont toute la civilisation semble de plus en plus basculer dans la psychose collective, l'intelligentsia marginale ait trouvé comme moyen d'expression l'usage d'hallucinogènes qui paraissent bien déterminer une véritable schizophrénie expérimentale<sup>i</sup>.

### les trois forces révolutionnaires

Il est possible cependant, et, c'est en France, le mois de mai qui nous l'a appris, que cet état de choses ne soit pas un destin. Il est possible que, même si l'économie capitaliste parvient à obtenir la fusion du prolétariat ouvrier dans les classes moyennes, des facteurs réels de dissolution puissent rouvrir l'étau qui sur nous se referme. Déjà dans toute leur force étaient apparues la grande masse du tiers-monde, de plus en plus paupérisé et sortant difficilement de l'aliénation culturelle proprement coloniale, puis, avec les Noirs des Etats-Unis, l'avant-garde de ces minorités ethniques, Jamaïcains de Grande-Bretagne, Nord-Africains de chez nous, Turcs d'Allemagne, à qui les pays riches réservent de plus en plus les besognes serviles : on n'a pas assez vu que chez nous, à côté de la jeunesse et du sous-prolétariat réputé asocial, les travailleurs étrangers ont été parmi les plus proches du mouvement de

mai, en même temps qu'ils demeurent éloignés des structures traditionnelles de revendications. Or voici que partout apparaissent, dans le même sens, des masses d'étudiants contestataires : l'ouverture de ce troisième front est d'importance capitale, car il est un cheval de Troie dans la place ; il s'appuie objectivement sur une contradiction *interne* des sociétés développées, et non sur la présence de forces maintenues à l'extérieur d'elles tout en leur demeurant économiquement indispensables.

Était-ce une révolution culturelle ? Certainement pas à proprement parler. Mais c'était, bien nommée, une contestation brute, désarmée, pure négativité contrainte d'user du langage même qu'elle présentait falsifié, dessinant « en creux » la place d'une révolution à faire, qui serait culturelle *en même temps* qu'infrastructurale, comme les premières révoltes ouvrières dessinaient en creux la place d'une révolution socio-économique dont il fallut attendre le marxisme pour entrevoir les traits.

Devant de tels mouvements, on retrouve toujours deux attitudes typiquement idéalistes : l'une consiste à prendre comme purs objets, insérés dans un déterminisme susceptible d'être rompu de l'extérieur, les forces qui se déclarent : ainsi se penche-t-on sur le « problème » étudiant comme sur le « problème social » ou le « problème noir » ; l'autre consiste à prendre ces forces comme purs sujets de discours, comme interlocuteurs qu'il faut écouter, pour savoir si ce qu'ils disent est *vrai* ou *non* ; c'est d'ailleurs là l'erreur des étudiants eux-mêmes par rapport aux ouvriers lorsqu'ils écoutent ceux qu'ils peuvent atteindre comme des oracles. Ainsi a-t-on beaucoup déambulé dans les couloirs des facultés occupées, pour savoir ce que disaient les étudiants contestataires et se situer comme en accord ou en désaccord avec eux. Mais dans ce cas comme dans celui des luttes ouvrières, ou de la lutte pour le « black power », l'important est de saisir le mouvement réel qui est à la source de l'entrée en lutte d'une masse, et de la suivre activement dans le processus qui la mène à transformer ce mouvement en vouloir collectif par la prise de conscience de sa propre vérité, puisqu'elle est à la fois produit et sujet de son histoire.

C'est en l'occurrence la seule méthode qui permet de contourner l'arbre qui cache la forêt. Les deux erreurs idéalistes opposées mènent en effet toutes deux à survaloriser deux alibis transitoires du mouvement : celui de la réforme de l'université et celui de la coïncidence avec le mouvement ouvrier. La première, en tout état de cause, et même parfaitement réussie, ne mettra que de façon plus pure les étudiants en face de cette aliénation radicale qui ne leur est pas propre mais qui atteint avec eux le sommet de son acuité. La seconde a déjà révélé en juin son caractère idéologique, et n'a plus, pour position d'appui, que la thèse du parti communiste traître à la classe ouvrière (alors qu'il en exprime effectivement les aspirations réelles – y compris l'aspiration à ne plus être révolutionnaire et à agir, dans le cadre des structures capitalistes et dans le sens d'une répartition plus équitable de la capacité à consommer). Déjà, les leçons de juin se tirent sur ce point, et l'idée se répand de plus en plus que, si jonction il y eut alors, ce fut une jonction *entre deux jeunesses*.

Il n'y a pas eu de révolution de mai. J'ai eu pour ma part la certitude dès le début que ce que nous vivions était, non une révolution, et pas plus culturelle qu'autre chose, mais l'entrée en scène tonitruante d'une force révolutionnaire d'un type entièrement original : il lui reste à se trouver son

langage et sa structure. Elle a pour cela le temps devant elle, et bien naïfs seraient ceux qui croiraient, si les pavés ne volent pas en octobre, que tout est bien qui finit bien<sup>i</sup>

<sup>i</sup> Cette conclusion fait aujourd'hui sourire. Il est clair que si, pendant quelques années, on vit se développer à partir de la classe d'âge juvénile, puis d'une "nouvelles classe moyenne", des formes de lutte qui pouvaient passer pour politiques et révolutionnaires, elles furent rapidement marginalisées par la fin des "trente glorieuses", et de cette filiation seules surnagent les rameaux féministe et écologique. Mais il y a bien eu en fait, en un certain sens, révolution, sous cette réserve, que, de même que Marx a été largement aveuglé par le modèle de la Révolution française, nous l'étions par celui de la postérité de Marx. Mais qui pouvait prévoir que ce que deviendrait ce grand mouvement néo-libertaire allait au contraire se mouler avec aisance dans la mondialisation néo-libérale, et que sa révolution serait celle, entre autres, de l'informatique, des réseaux sociaux, des *start-up*, et dans une certaine mesure de la pornographie ? La thèse peut surprendre, et je suis conscient qu'elle reste à développer, approfondir et nuancer.

### **Références des autres textes de l'auteur auxquels il est fait renvoi dans les commentaires.**

- ① *L'inversion de l'identification entre parents et enfants* (1990), <http://henri.textes.free.fr/anh/images/stories/documents/txt42.pdf>
- ② *Le vide: une fantasmagorie contemporaine* (1987) <http://henri.textes.free.fr/anh/images/stories/documents/txt76.pdf>
- ③ *À l'aube d'une culture perverse* (1982), <http://henri.textes.free.fr/anh/images/stories/documents/txt110.pdf>